

A ce moment sombre et désespéré, une inspiration jaillit en lui. Rien de moins qu'une magnifique et sublime inspiration.

Il reprit sa brosse à peinture et se remit tranquillement à l'ouvrage. Et tout juste, il vit arriver Ben Rogers, celui de tous les garçons aux yeux de qui il appréhendait le plus de paraître ridicule. Ben s'avavançait en sautant à cloche-pied, une preuve que son coeur était joyeux et que ses préoccupations légères. Il mangeait une pomme et de temps en temps il poussait un long sifflement, suivi, à intervalles réguliers, d'un "ding, ding, dong" grave et sonore; il personnifiait, pour le moment, un bateau à vapeur. Comme ils s'approchaient, il modéra sa vitesse, prit le milieu de la route, vira de bord, et accosta avec une prudente lenteur, car il était le "Missouri" et avait un tirant d'eau de trois mètres.

—Stop!

Il avança plus lentement du côté du mur.

—Machine en arrière!

Ses bras s'agitèrent en avant puis vinrent se coller contre ses flancs.

—Machine à babord! Ch! Ch! Ch!

Sa main droite exécuta des mouvements circulaires.

Tom continuait à peindre, sans prêter la moindre attention au steamboat. Ben le considéra un moment, puis se décida:

—Dis donc, toi, est-ce que tu es devenu sourd?

Pas de réponse. Tom examinait sa dernière touche d'un oeil connaisseur.

—Eh là! Vieux frère! Tu m'as l'air sérieusement au travail.

Tom se détournait soudain.

—Tiens! C'est toi, Ben. Je ne t'avais pas entendu venir.

—Dis donc! Je vais prendre un bain. Tu viens avec moi? Mais peut-être tu ne peux, à cause de ton travail.

Tom le contempla un moment.

—Qu'est-ce que tu appelles travail?

—Eh bien, mais, ce que tu fais. Ce n'est donc pas un travail?

Tom reprit sa peinture et répondit négligemment:

—Peut-être que c'est un travail, et peut-

être que ce n'est pas un travail. En tout cas, c'est quelque chose qui plaît à Tom Sawyer.

—Voyons! Voyons! Tu ne veux pas me faire croire que ça t'amuse!

Le pinceau continuait à marcher.

—M'amuser? Je ne vois pas pourquoi ça ne m'amuserait pas. On n'a pas tous les jours la chance de peindre une palissade.

Cette phrase présentait la situation sous un nouveau jour. Ben s'arrêta de ronger sa pomme. Tom continua cependant à promener sa brosse de long en large, amoureusement, s'arrêtant de temps en temps pour juger de l'effet, ajoutant une touche légère çà et là; et Ben suivait tous ses mouvements, l'air de plus en plus intéressé, de plus en plus absorbé. Il reprit enfin:

—Dis donc, Tom, laisse-moi peindre un peu?

Tom fut sur le point de consentir. Mais il réfléchit.

—Non, non. Tu ne saurais pas. Je vais te dire. Tante Polly est terriblement difficile pour cette palissade. Elle est juste en façade sur la rue. Si c'était celle de derrière, peu m'importerait, et à elle aussi. Mais celle-ci doit être soignée.

—Oh! Si ce n'est que cela, laisse-moi essayer, tu verras. Rien qu'un peu. Je te laisserais, si c'était moi.

—Mais je ne demanderais pas mieux, honnête Indien. Je ne demanderais pas mieux, moi. Mais c'est la tante Polly, Jim a demandé tout à l'heure, et elle n'a pas voulu. Sid m'a supplié de le laisser faire, lui aussi, mais elle s'y est opposée. Si tu venais à faire quelque maladresse, et qu'elle s'en aperçoive!...

—Oh! Des dattes! Je sais très bien peindre. Laisse-moi essayer. Tiens! Je te donnerai le milieu de ma pomme...

—Non... Non! Ben. N'insiste pas. J'ai peur de...

—Je te donnerai toute ma pomme!

Tom lui tendit le pinceau, d'un geste de regret, mais la joie au coeur. Et tandis que le défunt steamer s'escrimait et suait sous le soleil, l'artiste en retraite, assis sur un tonneau, à l'ombre, mangea tranquille-